

## Association Longueur d'ondes

48, rue d'Armorique - 29 200 Brest

02 98 49 00 15 / 06 08 30 34 89 / 06 61 99 68 88

festival@longueur-ondes.fr - www.longueur-ondes.fr

### édito

Chers amis de Longueur d'ondes,

C'est encore tout embrumée des souvenirs du dernier festival que l'équipe de Longueur d'ondes a rédigé ce *Poste à galène*, premier d'une nouvelle année prometteuse.

Quelques mots sur ledit festival en préambule, pour ne pas déroger aux habitudes. Du monde, des bon moments, des ratés (de moins en moins grâce aux efforts des bénévoles), de la radio, de la radio, de la radio... La septième édition du festival de la radio et de l'écoute et les 2<sup>e</sup> Immédiatiques nous ont tout simplement donné envie d'en faire d'autres. 4 200 entrées nous ont convaincus que nous n'étions pas les seuls à le souhaiter. Une quinzaine de partenaires solides et fidèles nous incitent à continuer. Une vingtaine de membres actifs à l'année rejoints par une quarantaine de bénévoles lors de l'événement achèvent de nous renforcer dans l'idée qu'une telle aventure humaine – c'est bien de cela qu'il s'agit avant tout – mérite de se poursuivre.

C'est donc reparti pour un tour, un huitième en l'occurrence pour le festival de la radio, et un troisième pour les Immédiatiques. Du **2 au 5 décembre 2010**, nous reprendrons nos quartiers entre Quartz et Musée, Conservatoire et Université. La programmation est encore un vaste chantier où les idées de thématiques (la principale : « le vice » ; la mémorable : « femmes en radio ») prennent forme tandis que celles des journées du documentaire, de la fiction, de la musique à la radio... sont autant de sujets de cogitations et de discussions au sein de l'équipe ou avec nos partenaires. Un prochain *Diode*, un autre *PAG*, les pages du site... viendront faire le point, au fil des mois, des avancées sur le sujet.

En attendant, Longueur d'ondes s'attèle aussi à la vie hors festival. Les apéros d'écoute ont retrouvé leurs quartiers une fois par trimestre au Tom Caffé à partir du 16 mars

– écoutes et discussion autour d'un verre en soirée –, le deuxième numéro de la revue *Une larme du diable* est en cours de conception, le prochain atelier avec les enfants de l'école de la Pointe se prépare pour le printemps, Ousopo nouvelle version vient de reprendre ses activités – mises en ligne de nouveaux sons et lettre d'information –, tandis que nos *Ding Dingue Dondes* sur Radio Neptune seront bientôt de retour dans une version mensuelle.

\*\*\*\*\*

Enfin, comme vous le savez « **vos adhésions sont nos meilleurs soutiens** ».

Cette formule, qui pourrait sembler toute faite, est plus que jamais d'actualité. L'an passé, peut-être sous l'effet des souscriptions à la revue, le nombre d'adhésions, stagnant depuis deux ans, a légèrement baissé. Nous renouvelons donc l'appel à votre générosité car la légitimité d'une association,

outre le petit coup de pouce financier que cela représente, repose en partie sur ses adhérents. Le festival est en pleine santé, la fréquentation en hausse constante, l'équipe plus solide que jamais... nous n'oublierons jamais l'entrain des débuts de tous ces adhérents qui, de près ou de loin, ont suivi Longueur d'ondes. Adhésion, adhésion, que nous aimons ton nom... À la clé, un catalogue gratuit et un *Poste à galène* chaque trimestre dans votre boîte aux lettres.

\*\*\*\*\*

Ne reste plus qu'à vous laisser découvrir les pages de ce nouveau *PAG* qui vous embarquent en souvenirs sonores, chronique acerbe d'un non-auditeur, récit de l'art feutré de la relance matinale, paroles d'hôtels sans étoiles, histoire de pomme, de chambre et d'écoute...

Bonne lecture.

L'équipe de Longueur d'ondes



# Douce relance

En principe, chaque matin à 8 h 17 pile, je dois tout juste avoir terminé mon petit déjeuner, et commencer à me brosser les dents. Au moment précis où j'attrape ma brosse à dents, la radio doit annoncer « France Inter, 8 h 17, Bernard Guetta ». C'est bon, je ne suis pas en retard.

Un petit peu de dentifrice sur la question diplomatique du jour et c'est parti. Scrountch scrountch Congrès Obama... scrountch, scrountch, Démocrates Républicains... scrountch scrountch, scrountch lobbys attentes espoirs... Quand soudain surgit comme chaque jour sans crier gare : la relance. Pas l'économique, la radiophonique. Celle que Nicolas Demorand et Bernard Guetta ont mise en place ensemble, sur le coup de 5 h 30 du mat' à la machine à café : « Bonjour Bernard, ça va ?

- Oui oui ça va, mais comment fait-on aujourd'hui ?
- Ben, comme d'hab' tu finis ton premier paragraphe en l'air, je te relance avec tact et subtilité, tu enchaînes, c'est limpide.
- T'es sûr, tu crois pas que c'est un peu dépassé comme exercice ?
- Tu rigoles ou quoi, c'est ta marque de fabrique, Bernard. Allez, tu prends quoi ?
- Un court sans sucre.
- Bon, de quoi tu parles aujourd'hui ?
- De la réforme de santé aux États-Unis.
- Tiens, fais gaffe il est chaud. Bon ben c'est très bien ça, quel est le souci ?
- Obama essaie de passer sa réforme, mais c'est pas gagné. Première partie, la réforme, deuxième partie, le style Obama.
- Parfait, ça. À quoi tu pensais ?
- J'aimerais bien que tu dises : « Et vous pensez, Bernard, qu'il aura convaincu ? »
- Ah oui, quand même. T'es sûr pour le futur antérieur ?
- Totalement. Je suis formel : ça doit être une relance au futur antérieur. Ma première.
- Bon, et du coup, je termine en « cu »... ?
- C'est comme ça, y a pas d'autres solutions. Mais c'est pour ça que j'avais quand même un petit doute...
- Bon OK, t'inquiète pas Bernard, avec le ton que j'emploierai, je vais me fondre dans ta voix et ça passera comme une lettre à la poste. »

C'est à ce moment-là que la brosse à dents s'arrête et que le dentifrice atteint la densité mousseuse suffisante pour commencer à chuter à grosses gouttes dans le lavabo. La bouche ouverte, baveuse, je tends l'oreille.

Quelle va être la relance du jour ? Va-t-on ressentir aujourd'hui encore ce petit ton surjoué si touchant d'humanité et de désuétude ? Ce tout petit décalage qui fait qu'un homme, par définition, par essence, ne peut, ne pourra jamais se glisser dans le discours d'un autre ? Et chaque jour ces tentatives obstinées d'apporter du dynamisme en déclenchant au contraire la plus grosse cassure vocale qui soit : l'interruption du discours par un autre ?

Chaque matin, c'est le même suspens. Quels seront les mots prononcés par Demorand à cet instant ? Sur quel ton, à quelle hauteur de voix ? Instant de plénitude. Secondes suspendues rythmées par le plic et le ploc du dentifrice mousseux qui poursuit sa chute inexorable. Puis, la relance est lâchée, juste ce qu'il faut à côté de la plaque, tel le premier cercle tracé sans compas par un enfant appliqué. Le résultat est un peu tremblant mais c'est tellement touchant d'avoir essayé. Les hommes qui se trouvent derrière mon poste de radio sont des êtres humains. La journée peut commencer. Le moment est passé, il faut rincer. Je crache un coup, je m'essuie un peu. J'éteins la radio sans même me rendre compte que Guetta n'a pas tout à fait terminé.

A. A.



## Par une nuit sans lune

Un bien joli titre que cette *Nuit sans étoiles* pour parler de l'univers de l'hôtellerie

« low cost » selon l'expression consacrée. On pense à un bateau, la mer, le noir d'encre et un très mince croissant de lune. Et l'on nous parle *Formule 1, Étape Hôtel, 1<sup>ère</sup> Classe* – le si mal nommé. Réceptionniste, directrice, client, femme de chambre, veilleur de nuit. Tout le monde parle, paisiblement, d'un univers gris, morose, standardisé à l'extrême.

Les hurlements nocturnes de certains clients étranges, les 13 minutes allouées à chaque chambre quand il en faudrait le double pour bien faire, les salaires aussi bas que les prix des petits habitacles loués à la nuit... Tout y passe dans une ambiance feutrée, une cloche tinte entre chaque tableau, les voix se succèdent.

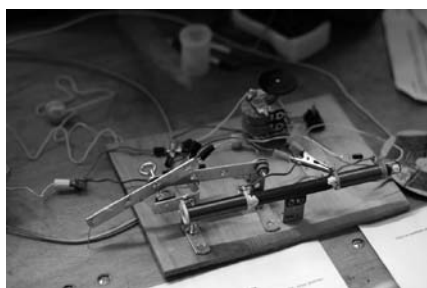
Du côté du personnel : les clients qui font peur, qui crient sur le personnel, ne respectent rien, pas plus le mobilier réduit à sa plus simple expression que les personnes qui s'échinent malgré tout à leur service. Finalement la misère salariée rencontre une autre forme de misère, celle des ouvriers en transit, des sans papiers en déshérence, des prostituées parfois.

Du côté des clients : la saleté, l'aspect délaissé, le sentiment d'insécurité, le bruit entre chaque chambre séparée par des cloisons de papier. On notera tout de même les paroles d'un client satisfait, qui ne demande qu'à dormir après sa longue journée de labeur et ne semble pas rebuté par le partage de l'espace (chambre, douches, toilettes).

On nous a tant parlé des grands hôtels, avec cette fascination du luxe, ces fantasmes de « room service » à toute heure et l'épaisse moquette dans les couloirs... Il est bien plus rare de pousser la porte de ces enseignes qui font pourtant partie de notre paysage périurbain, autoroutier, dans ces zones vagues, floues, où l'on ne sait plus très bien où l'on se trouve, quelque part entre un semblant de ville et un ersatz de campagne. Ce modeste documentaire, fait d'un tissage de paroles – puisque l'univers sonore de ces établissements semble aussi pauvre que leur décor – fait vivre quelques instants du quotidien de quelques personnes. Il se termine sur des paroles de souffrance au travail, d'une grande force car dites posément par une femme « lessivée ». Le grain de la voix dit le cerne creusé, les mots racontent les épaules avachies, la détermination calme dessine les traits tirés par trop de nuits de Noël passées dans la froideur d'un cube en béton au bord de la route. C'est peut-être la force du documentaire sonore lorsqu'il doit se passer de sons mais qu'un univers, qui plus est suspecté de banalité, se dessine précisément dans le cerveau de l'auditeur. Gris sur gris, l'empreinte demeure.

A. T.

*Une nuit sans étoiles : l'hôtellerie super économique*, par Maylis Besserie, réalisation Vanessa Nadjar, dans la série « Hôtels particuliers » de *Sur les docks*, diffusé sur France Culture le 2 mars 2010



«

J'ai fait aussi quelques interventions à la radio. Vers 1973, j'ai diffusé un avis de recherche. Je connaissais des gens à France Culture, et ils avaient accepté de diffuser cet avis que j'ai lu moi-même trois fois pendant une soirée. Ça concernait la disparition d'une jeune fille, je disais son nom, je la décrivais et puis, à un moment, je disais : « Monsieur Legrand, je sais que vous m'écoutez, je sais que vous savez où elle est, téléphonez-moi ! » J'avais pris le nom de Legrand parce que c'est un nom très répandu.

J'ai passé toute la soirée à attendre des coups de fil, j'en ai reçu six ou sept, des plaisantins, et puis j'ai été appelé par un fou, qui s'accusait d'avoir enlevé la jeune fille. À ce moment-là je me suis dit que c'était un jeu trop dangereux... L'intérêt de la radio, c'est que tu touches tout le monde, mais tu peux aussi troubler les gens. Je ne ferais plus ça aujourd'hui. J'ai fait à l'époque deux ou trois interventions de ce type. Je trouvais beau de se servir d'un média qui est écouté par tous, mais de ne parler qu'à un seul.

Extrait de Christian Boltanski et Catherine Grenier, *La Vie possible de Christian Boltanski*, Paris, Seuil, coll. Fiction & Cie, 2010 (pp. 77-78)





premières sources d'information et ne nous en donnent-ils pas déjà suffisamment à traiter ? Enfin, s'agissant d'une activité des plus intimes, votre question est indiscreète. En quoi la façon dont je m'informe vous regarde-t-elle ? L'information est un aliment. Vous demandé-je, moi, comment vous vous nourrissez ? »

L'interlocuteur insiste-t-il en gémissant – ou en sortant l'artillerie lourde de la culpabilisation : « Vous êtes pour le retour à la bougie, vous devriez vivre dans un monastère » –, le Nanti le reconforte d'un supplément de réponse : « Et puis, il y a le courrier, le courriel et, en cas d'urgence, le téléphone. Oui, j'ai encore le téléphone (fixe) ! »

Mais comment s'informe-t-on ?

Quant à la radio elle-même, difficile d'y échapper tout à fait : sans parler du proche entourage, on l'entend involontairement autant qu'on l'écoute volontairement. Lieux publics, commerces, transports... Jusqu'au clochard, dont la panoplie comprend désormais la « grésilleuse » à côté du litron. Soit dit en passant, s'il n'est pas question de priver un désespéré de ces décibels qui, mêlés aux effluves du gros rouge, le retiennent dans le camp des vivants, rien n'empêche le client-roi d'une épicerie ou d'une brasserie de faire cesser ou baisser le déluge sonore ; il est même arrivé que l'usager de l'autocar, après consultation des autres, fit remplacer au chauffeur une émission vulgaire et agressive par de la bonne musique.

Aucune raison particulière ne pousse un beau jour à s'extraire du nombre des auditeurs (contrairement au fumeur qui s'abstient pour raison médicale). Peut-être le bon sens. En tout cas des impressions, des interrogations, des soupçons, que l'on évoquera ici en vrac, dans un souci de vérité et de sincérité, plus que d'exhaustivité.

Une bonne partie du présent développement pourrait se rapporter à la télévision aussi bien qu'à la radio. Toutefois, à la différence de la première, la seconde ne fait l'objet d'aucun véritable culte. Si la radio est aussi présente que la télévision dans les foyers et les esprits, son existence n'est pas affectée de ce coefficient de référence absolue, de religiosité, d'autorité dont bénéficie le petit écran. La radio se contente d'être là, presque partout certes, mais sans être un personnage. Le bruit de fond qui en sourd se réduit à une ambiance. En ce sens, on ne saurait dire de la radio qu'elle est, comme la télévision, une tragédie.

(...)

De l'inutilité générale

Cette « inutilité générale » – comme on dit « intérêt général » – de la radio explique d'ailleurs, probablement, la contingence de tout ce qui en dégouline. L'auditeur sent plus ou moins confusément, selon son degré de clairvoyance, que ce qu'il consomme quotidiennement par ce biais-là n'a rien d'un aliment dont son organisme ou son cerveau aient besoin. Cette radio dont il ne peut malgré tout se passer n'est, en réalité, pour lui qu'un gadget, un jouet fascinant dont il s'empare comme de toute nouvelle invention. Et la production radiophonique ? Un chatouillis plus ou moins agréable, plus ou moins pénible, qu'au mieux il s'offre, qu'au pire il subit – on l'a vu. Mais un chatouillis qui laisse des traces en profondeur. (...)

La répulsion que peut inspirer au-delà des prétentions d'un simple « journal », l'ensemble de la production radiophonique à quiconque en a perçu la vanité repose, on l'a dit, sur des impressions, des interrogations, des soupçons. L'auditeur, fasciné par cet appareil suintant la certitude et les bons sentiments, est souvent esclave de ses réflexes et de ses habitudes : « Pourquoi écoutez-vous la radio ? Pourquoi ne l'écouterais-je pas ? Je l'ai toujours écoutée, et tout le monde l'écoute. » Le non-auditeur, lui, comme le non-téléspectateur ou le non-lecteur de journaux, fonctionne au doute, à l'humilité, au tâtonnement : ainsi donc, dix années de sevrage, même si elles débouchent sur les mêmes conclusions que la première année, ne sauraient le priver du droit de se remettre un jour à l'audition. Certains athées ne retrouvent-ils pas opportunément la foi sur leur lit de mort ?

Yvan Gradis, « Bilan de dix années de sevrage radiophonique », *Silence*, n° 334, avril 2006

●●● *Le poste à galène* numéro 23, c'est terminé. Bulletin de liaison de l'association Longueur d'ondes, notre modeste publication ouvre ses colonnes à toutes les bonnes volontés. Une ligne, une page, un aphorisme, des critiques, un dessin : *Le poste à galène* attend vos contributions : par courrier classique (48, rue d'Armorique - 29 200 Brest), par courrier électronique (festival@longueur-ondes.fr), par téléphone (02 98 49 00 15).

À bientôt donc et...

rendez-vous prochainement pour un *Poste à galène* estival ●●●

● **Le poste à galène n°23 :**

● édition-conception-diffusion : Aurélien Alexandre, Hélène Petton, Laurent Le Gall, Aurore Troffgué,  
● Hélène Vidaling, textes choisis par Emmanuelle Bouzillé et Laurent Venneuguès, photographies de Sébastien  
● Durand